

Concours de Nouvelles de la Ville du Havre 2018 – 8^{ème} édition

Catégorie Jeunesse – Collèges-lycées

1^{er} prix

Les Gens cassés

C'était, il me semble, dans la troisième chambre tout au fond du couloir, à gauche, oui, au cinquième étage, c'est cela, au cinquième étage du grand, grand bâtiment, celui de la rue des Gens Cassés.

Oui, c'était dans cette chambre que dormait la petite Angeline. Par ailleurs, Angeline dormait bien –et elle était probablement la seule au monde dans ce cas.

Angeline était une jolie jeune fille, à moins qu'elle n'eût pas été jolie –je ne m'en souviens plus. En tout cas c'était une jeune fille, mais je ne pourrais vous préciser son âge exact –je ne m'en souviens pas non plus–, blonde, ou bien brune, enfin, elle avait des cheveux, ça je le sais, mais, au fait, s'appelait-elle bien Angeline ? Je n'en suis plus si sûre...

Voilà un bien piètre narrateur, me direz-vous, il ne sait ni l'âge de son héroïne, ni son physique d'ailleurs, et doit se reprendre régulièrement. Oui, je vous l'accorde, je n'ai pas d'excellents souvenirs d'Angeline, mais je tiens à préciser pour ma défense qu'elle ne m'aidait pas beaucoup ; la seule chose qu'elle faisait était réfléchir, lire, dessiner, et faire encore toute une liste de choses silencieuses.

Cependant, il y a d'autres choses plus essentielles que je savais à propos de la jeune fille ; elle aimait l'odeur des cannelés qui sortent du four, et le chocolat, mais seulement le noir, et aussi le vent, elle aimait le vent, elle aimait les lettres et les petits mots gentils, même écrits rapidement, à la légère.

Enfin bon, ce matin-là, Angeline devait partir découvrir le monde extérieur, inconnu, inimaginable. Elle avait pour objectif de répondre à l'un des plus grands mystères qui ne se soient jamais posés et imposés dans son esprit : pour quelle raison les hommes du monde de dehors ne dormaient-ils pas ?

Ce matin-là elle s'étira, se leva, regarda l'heure, prit son petit déjeuner, se brossa les dents, attrapa son sac et enfin ouvrit la porte pour la toute première fois, s'imaginant ce qu'elle trouverait derrière, excitée de toutes les découvertes qu'elle ferait.

Angeline écarquilla les yeux. Alors, c'était à ça que ressemblait le monde ! Il y avait des portes, des centaines de portes, toutes numérotées. En face d'Angeline, les paires s'alignaient : 264, 266, 268...

—Bonjour, Angeline.

Un vieillard l'accompagnait ; c'était le guide de la fillette. Il savait beaucoup de choses sur le monde d'aujourd'hui et comptait les enseigner à la jeune fille.

—Alors, tu es prête pour ton premier jour dans le monde extérieur ?

—Oh, oui ! Je voudrais savoir pourquoi les hommes ne dorment plus.

—Alors, allons-y ! Pour te répondre nous devrions visiter d'abord la 264.

Angeline regarda autour d'elle un instant, un sourire léger aux lèvres, en pensant à toutes les merveilles qu'elle découvrirait, aux arcs-en-ciel, aux fleurs, aux papillons colorés. Elle ouvrit la porte.

Tout était sombre d'abord ; Angeline s'attendait à voir un soleil, un beau ciel bleu. Mais ils étaient dans une salle à peine éclairée de quelques bougies.

À l'intérieur, un vieux marchand et sa cliente négociaient le prix d'une sorte de visage de papier.

—Que vend ce monsieur ? questionna Angeline.

—Des masques.

—Pour se déguiser ?

—Non, répondit le vieillard. Aujourd'hui, on ne se déguise plus.

—Pour faire la fête, alors ?

—Non...aujourd'hui on ne rit plus.

—Alors, à quoi bon vendre des masques, si on ne se déguise plus, si on ne rit plus ?

—C'est bien simple ; on ne vend pas des masques pour *être* heureux, mais pour *paraître* heureux.

—Mais, pourquoi paraître heureux, si l'on est triste ?

—C'est comme ça. Par exemple, aujourd'hui, quand on entre en cours d'anglais, le professeur demande si l'on va bien. Et tous les élèves répondent en chœur qu'ils vont bien.

—Et s'ils ne vont pas bien ?

—Ils disent quand même qu'ils vont bien.

—Cela paraîtra étrange !

—Oh, tu sais ! Aujourd'hui, qui devine encore le non derrière le oui quand on demande si ça va ? L'humain n'est plus bon à rien percevoir d'autre que ce qui le concerne personnellement.

Angeline observa un instant la façade et tous les masques accrochés dessus. Tous ces sourires, bien alignés, trop parfaits, trop faux, lui faisaient froid dans le dos.

—C'est affreux.

Le vieillard rit sombrement de la naïveté d'Angeline.

—C'est comme ça dehors. À quoi t'attendais-tu ? Des arcs-en-ciel, des fleurs parfumées ? Si tu sors dans le vrai monde, tu verras toutes les têtes avec ce même sourire, partout, au cinéma, au restaurant, dans le bus ! C'est ça que je voulais te montrer en premier : si les gens ne dorment pas, ce n'est pas volontairement. Ils ont des problèmes qu'ils cachent, alors ils ne peuvent pas les régler. Et quand on a un problème, c'est dur de dormir.

—Mais d'où viennent tous ces problèmes, alors ?

—Justement, je vais te le montrer.

Les deux sortirent. Ils ouvrirent la porte 266.

Angeline vit d'abord deux boîtes gigantesques. Sur la première on lisait 'gens normaux', sur la deuxième, 'gens étranges'.

À l'intérieur de ces deux boîtes, des gens s'entassaient, tenant chacun une pancarte. À côté, une file de personnes faisaient la queue. Un jeune d'aujourd'hui fixait quelques secondes la personne dont c'était le tour, puis prenait une pancarte, griffonnait quelque chose dessus et la lui donnait, en lui indiquant la boîte dans laquelle entrer.

Angeline les observait, l'air dépité.

—Ça non plus, ce n'est pas terrible.

—C'est le monde d'aujourd'hui. Regarde, fit le vieillard, en pointant du doigt la file de personnes. Tu les vois ? Ils sont classés dans des boîtes par ce jeune homme. Il les regarde un instant. Il se fie à sa première impression : la personne lui plaît, elle va dans la boîte 'normal'. Elle a un moindre défaut physique, elle ira dans l'autre boîte.

—Mais une personne n'est pas ce qu'elle montre !

—Non ; mais c'est comme ça aujourd'hui : les gens se fient à la première impression. Le reste est jeté et rejeté. Il y a l'élite des gens appréciés, des populaires, et il y a les autres.

—Ils ont l'air tristes ! Ce n'est pas juste !

—Oui, mais c'est la vie, répondit le vieillard, en sortant de ses poches deux paires de jumelles.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Angeline.

—Des jumelles.

—Oui, mais à quoi servent-elles ?

—Essaie-les.

Il prit la première paire et tendit la deuxième à Angeline, qu'elle essaya.

Au départ, elle crut que rien n'avait changé. Elle comprit en tournant la tête.

Elle voyait ce que chaque pancarte montrait. Sur chacune d'elles, elle pouvait lire en noir ce que l'adolescent pensait, mais plus encore, en rouge, la vérité.

Par exemple, un jeune homme tenait une pancarte '*je suis un esclave : un homme n'est pas censé faire les courses*'. En rouge, '*j'achète les médicaments qui doivent m'aider à supporter la maladie qui dure depuis trois ans, et, par honte, je les cache dans ces sacs de courses*'.

Une femme avait en noir '*je ne sais pas marcher, je tombe toutes les trois secondes*'. Et en dessous : '*Mon mari me battait avant. Il m'a donné un coup au tibia : aujourd'hui, je boite*'.

Une autre passait de '*Je suis un intello, un stupide M. Je Sais Tout et je passe ma vie à la bibliothèque*' à '*Je me réfugie au milieu de livres parce qu'ils me transportent là où les autres ne peuvent pas me rejeter*'.

Angeline jeta un coup d'œil sur la boîte 'normal'. Et là, c'était exactement la même chose. Chaque personne tenait une pancarte, avec écrit '*Normal*'. Mais quand on se concentrait sur le rouge, un masque tombait et d'autres tourments apparaissaient.

Le vieillard expliqua :

—Tiens, tu vois ? Ces personnes renferment des choses qu'elles ne disent ni ne montrent pas. C'est ce qui explique leur comportement. Le jeune les classe selon ce qu'il voit, mais s'il allait plus loin, il ne le ferait pas. Et certains savent l'image qu'ils donnent mais n'y peuvent rien, et ils en sont malheureux. Ça les tourmente la nuit, tu comprends ?

Angeline hocha la tête.

—Alors on peut aller dans la troisième salle que je voulais te montrer.

Dans la troisième salle, —la 268— il y avait une personne, une seule.

—C'est tout ? s'étonna Angeline.

—C'est bien assez. C'est même bien plus que les centaines de personnes que nous avons vues.

—Je ne comprends pas...

Le vieillard ne répondit pas. Il fixait cette seule personne.

C'était un jeune garçon. Je n'aurais pas pu mieux décrire. Juste un petit garçon.

Mais si j'arrêtais ma description là, cela confirmerait votre idée de piètre narrateur. Je rajoute donc simplement que ce petit garçon avait un pull à rayures rouge et blanc.

Angeline voyait de nombreuses choses sur lui, que d'autres n'auraient pas vu. Sur son visage, des insultes étaient gravées ; sur ses joues on voyait des cicatrices qu'avaient laissées des larmes trop douloureuses ; sur ses bras et ses jambes, des traces de coups, et son cœur, dessiné sur sa poitrine, était brisé en mille morceaux.

Et pourtant, si vous aviez été là, vous n'auriez vu qu'un petit garçon avec un pull à rayures rouge et blanc.

Le petit effleura les insultes sur son visage.

Pourquoi toutes ces méchancetés gravées ?

Alors, plusieurs enfants apparurent, un peu transparents, comme des fantômes, des esprits, mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre, ils étaient des souvenirs.

Ils se moquaient du petit garçon, les insultes sortaient à la file, sans une seconde de répit, ils riaient.

Le petit pleurait, mais il gardait son sourire, son sourire douloureux, mais éternel.

On se moquait de lui, pourquoi, il ne le savait pas, on trouve toujours le moyen de se moquer des autres.

L'un des garçons, un blond, dirigeait la bande. S'acharner sur le petit semblait lui faire du bien. Sur ses bras et ses jambes, les mêmes traces de coups que sur sa victime, au détail près, étaient gravées, son cœur était lui aussi brisé. Et il avait les mêmes traces de larmes.

Pourquoi ces mêmes traces ?

Alors le petit garçon s'approcha de son ennemi et le toucha sur ses cicatrices.

À cet instant les autres enfants disparurent et un monsieur apparut. Sur son uniforme, on lisait : Monsieur Jean. Il frappait le petit blond. Sa main se levait, se baissait ; et ces images semblaient inoubliables pour l'enfant.

Beaucoup d'images sont inoubliables en chaque personne. Ces images peuvent être bonnes ou mauvaises. C'est pareil pour les paroles.

M. Jean répétait que ce blondinet était stupide, que décidément, il ne pourrait rien faire dans sa vie, qu'il n'avait pas d'avenir. Que la seule chose qui pourrait le protéger dans la vie, ce serait rabaisser les autres.

Quand on entend les mêmes insultes tous les jours, on finit par croire que c'est vrai. Et au bout d'un moment on devient ce monstre que les autres décrivent, même si au début on en est tout différent.

Sur M. Jean, le même cœur brisé apparaissait, les mêmes traces de larmes.

Le petit garçon toucha l'homme qui frappait le petit blond, sur ses larmes.

Deux adultes, le père et la mère de M. Jean, apparurent, toujours transparents, et ils se criaient dessus sans arrêt, et le père semblait animé d'une colère immense et inexplicable, il était rancunier d'une chose inconnue de tous. Et ils se battaient, violents, comme des animaux, comme s'ils

n'avaient pas d'âme, devant les yeux effrayés de M. Jean qui semblait enfin humain devant sa faiblesse. Angeline aurait voulu les arrêter, mais c'étaient des souvenirs qui appartenaient au passé, et on ne peut ni effacer ni réécrire son passé.

Le père de M. Jean avait le cœur brisé en mille.

Au lieu de s'arrêter là, le petit garçon s'avança vers le père, et pour s'expliquer sa colère, il le toucha à son tour au cœur.

La scène entre les deux adultes s'immobilisa. La femme disparut. L'homme rétrécit, il devint un enfant, tout petit, comme Angeline et le petit garçon. Il portait, lui, un vieux T-shirt sale et troué.

À leur tour les deux parents de l'homme apparurent ; ils étaient misérables. Et lorsqu'ils voyaient leur fils, le mépris se lisait dans leurs yeux. Le petit, celui au vieux T-shirt, n'avait jamais connu l'amour. Alors, comment le délivrer ?

Tout s'expliquait.

Soudain tout disparut, et il ne resta qu'Angeline, le petit garçon et le vieil homme.

Silence.

Le vieillard dit :

—Tu vois, Angeline ? Ce petit garçon est un enfant cassé ; et tout ça, parce qu'il a vécu avec des gens cassés ; et ces gens sont cassés parce qu'ils ont eux-mêmes vécu avec d'autres gens cassés. Ce sont les malades qui contaminent les autres, et pas un être n'est épargné, et chacun porte les cicatrices de ceux qui l'ont blessé, différemment. C'est ainsi que les histoires se mêlent et s'entremêlent. Le petit aurait pu continuer longtemps. Tout le monde est cassé quelque part, il suffit de trouver. Tout le monde se fait casser puis casse. Il n'y a aucun moyen d'y remédier. Le monde est malade : une fois dedans tu n'y échappes pas, il est rude et toi tu es fragile. Tu ne peux pas vivre dedans tout en restant intacte. C'est une véritable chaîne. C'est la maladie la plus grave qui existe, et pourtant plus personne ne cherche de remède ; tout le monde en est touché, c'est incurable ! Et toutes ces histoires sont liées depuis le début.

—C'est horrible...

—Oui, bien sûr ; c'est pour ça qu'on ne dort pas : comment dormir avec ça qui nous suit ? Parce que ça nous suit, oui, toute notre vie, depuis ce fameux jour où tout bascule jusqu'à la dernière des dernières secondes. Ça commence un beau jour, et ça te hante, ça, oui, ça te hante et te hantera

toujours, et tu ne t'en débarrasseras jamais, et un seul détail peut tout faire revenir d'un coup, et ce sera la source de tous tes problèmes. Et ça explique ce que tu es ; avant même de naître tu peux être cassée. Si une mère tente d'avorter son enfant mais n'y arrive pas, cet enfant le retiendra toute sa vie, dans son inconscient. Prenons quelque chose de plus concret, si tu ne comprends pas ; imaginons qu'un petit garçon voie sa mère mourir dans un hôpital qui vient tout juste d'être repeint. Il partira de l'hôpital en retenant que sa mère est décédée. Et toute sa vie il va détester l'odeur de la peinture fraîche sans même savoir pourquoi. Parce qu'inconsciemment il lie 'peinture fraîche' à 'mort de maman'. C'est comme ça qu'on ressent un mépris envers certaines choses sans savoir pourquoi.

À cet instant Angeline comprit pourquoi elle détestait le mot 'pénible', par exemple. Et vous aussi peut-être comprenez des choses.

—Et si un jour, alors qu'il croit que cette histoire est finie, on décide de repeindre le bureau dans lequel il travaille, sans savoir pourquoi, tout ça va revenir. Et ça va lui créer plein de problèmes. Tu vois, c'est ça, quelqu'un de cassé. Dès l'instant où tu entres dans le monde tu te casses ; dès que tu as ouvert la porte, tu as scellé ton esprit. Maintenant tu es cassée. C'est irrattrapable. Et personne ne te comprendra plus jamais. Et tu devras endurer tout ça pour le reste de ta vie.

Voilà, c'est ça quelqu'un de cassé. Vous-même êtes cassé. Essayez seulement de chercher où si vous n'avez pas encore trouvé. Analysez toute votre vie au moindre détail. Il y a un lien entre beaucoup de choses, même s'il est très ou trop fin, il est là. Le monde c'est juste un fil énorme et plein de nœuds. Et vous, vous êtes quelque part sur ce fil.

Être cassé, ce n'est pas facile, car dès lors il faut accepter que l'on est humain. Que l'on est déjà tombé. C'est cette chute qui va nous suivre pour toujours. Les cicatrices restent là, et elles ne partiront jamais, comme quand on se relève d'une chute, et que les blessures ne disparaissent pas. Sauf que celles-là, personne ne les verra, à part vous.

Et puis, il faudra endurer toutes les conséquences de ces cicatrices. Quand on se moquera de vous, il faudra rester debout. Quand on pensera que vous êtes bizarre, il faudra rester debout. Et au pire, si vous tombez, ce sera une occasion pour vous relever encore.

Être cassé, c'est avoir une histoire, une histoire qui ne se dit pas, avec des événements dont personne ne voudra jamais dans sa vie. Être cassé, c'est avoir, à partir de souffrances, un caractère forgé, qui laisse des traces. Et ces traces, qui nous suivent toujours, nous défigurent, mais pas que physiquement. Alors, on aura le choix entre mettre un masque pour que personne ne voie notre histoire ou se retrouver dans la boîte 'étrange', rejeté.

—Alors... C'est ça, le monde ?

—Oui, le monde, c'est ça. Et c'est pour ça qu'on ne dort plus.

—J'aurais aimé que tu n'essaies pas de me répondre. Le monde est horrible ; mais dis-moi, comment échapper à tout cela ?

—Pour n'avoir aucun des problèmes de la vie, c'est très simple : il ne faut pas vivre.

Ce fut la dernière discussion d'Angeline, car dans la chambre tout au fond du couloir, à gauche, au cinquième étage du grand bâtiment, celui de la rue des Gens Cassés, vous ne verrez qu'un lit sale et poussiéreux, une petite table de chevet tout aussi poussiéreuse... Et une fenêtre. Ouverte. Pour toujours...

Alors, je voudrais que vous vous souveniez qu'Angeline aimait l'odeur des cannelés qui sortent du four, et le chocolat, mais seulement le noir, et aussi le vent, elle aimait le vent, les lettres et les petits mots gentils, même écrits rapidement, à la légère. Elle détestait le mot 'pénible', ça aussi je m'en souviens.

Et souvenez-vous aussi des gens cassés. Si Angeline avait été là, elle aurait été fière de savoir qu'elle a contribué à une petite amélioration du monde. Alors, souvenez-vous de ça...s'il vous plaît.

2^e prix – ex aequo

Cendre

Clic, clic...

Le bruit de l'appareil photo qui immortalise le moment, la nuit, la lune, les étoiles, fait écho dans la ville.

Plus personne ne vagabonde à cette heure tardive, mais il reste moi, qui marche fuyant mes rêves et mes cauchemars. Dans la petite ville normande de Caen, j'arpente les rues en pente de l'université. La soirée est déjà bien entamée mais je sais que je ne dormirais pas cette nuit, comme toutes les autres d'ailleurs.

Je ne veux pas faire face à ce terrible moment où mes pensées me submergent et me ramènent à la réalité. Près du château, au côté du phénix que je photographie encore une

fois, je regarde la ville encore plongée dans la pollution lumineuse de tous ces lampadaires qui remplissent ce monde. Ici, il ne fera jamais vraiment nuit mais peu importe, ici au moins, je pourrai rester éveillé.

Une voiture passe, seule et le conducteur me regarde au passage. Il doit sûrement se demander pourquoi une jeune fille est encore debout à quatre du matin en pleine semaine. Ce serait trop long pour lui expliquer en une demi-seconde, le temps qu'il passe. Je le laisse donc dans sa stupide ignorance.

Si seulement il n'y avait pas eu ce jour, ce jour si sombre qui me hantera toute ma vie. Il suffit de voir comment les gens ont réagi, comment les chaînes info et les journaux en ont parlé. C'est sûr qu'un autre attentat ne fait jamais de bien à personne, surtout à cause de personnes que l'on croyait innocentes. Mais ça fait toujours plus mal quand tu es présente lors des événements.

Ça s'est déroulé sous mes yeux, mais pourtant j'étais déjà loin de tout ça. Mes parents ont été les premiers à tomber. Leurs corps sans vie retombaient lourdement sur moi. Savez-vous qu'un humain mort pèse deux fois son poids que lorsqu'il est vivant. Et bien j'en ai eu la preuve. Pendant que ces Hommes, ces monstres tiraient sur des hommes, des femmes, des enfants, mes parents me sauvaient la vie même après être morts. Les terroristes ne me voyaient plus, pensant que j'étais morte.

Le sang des plaies ouvertes de mes parents avait taché mon t-shirt blanc. Recouverte alors de leur sang, je priais un dieu que je ne vénèrai pas. Je priais pour qu'ils ne retournent pas les corps, pour qu'ils n'entendent pas mes pleurs.

Ce cauchemar dura une éternité, pendant que j'essayais désespérément de rester en vie. J'avais l'impression que la pièce avait doublé de volume, que les secondes s'étaient allongées et que les cris s'étaient dédoublés. Le visage trempé de mes larmes, je restais immobile à attendre que quelqu'un vienne me sauver. Enfin, les coups de feu s'arrêtèrent et un grand bruit sourd indiquait que la porte venait d'être défoncée par un bélier.

Les renforts étaient là et maintenant, les monstres tombaient chacun leur tour, attendant sûrement leur mort.

Toujours aussi stoïque sous la masse des corps des personnes que j'aimais le plus, je commençais à manquer d'air. On vint finalement les enlever, lorsque les bruits des combats cessèrent. La première chose que je vis, ce fut les yeux marron d'un secouriste qui enlevait les corps sans vie de mes parents. Surpris de me voir, il ouvrit grand ses yeux et appela de

l'aide. Il me prit dans ses bras. Il m'était impossible de bouger. Plus tard on m'avait expliqué que c'était dû au traumatisme. Alors dans les bras de cet homme, je quittais l'endroit qui avait été le lieu d'un massacre. Lorsque j'étais revenue quelques mois plus tard, pour une quelconque cérémonie, les éclats dans les murs que les balles avaient créés étaient toujours là.

Le secouriste m'avait ensuite mis dans un brancard et avait placé un masque pour que je puisse respirer. J'étais en état de choc, et il m'avait fallu deux jours avant de pouvoir enfin reparler, pour expliquer ce qu'il s'était passé.

Le secouriste avait dit des mots pour me rassurer. Il me disait que j'allais bien, que maintenant ils étaient morts eux les monstres, mais je ne l'écoutais pas.

Je me souviens qu'ensuite, on m'avait emmené dans un hôpital de la ville. Puis les jours commencèrent à s'écouler et après avoir raconté mon histoire au journaliste, il avait fallu que je la raconte aux personnes qui venaient me voir, au psy qu'on m'avait attribué. JE me souviens avoir beaucoup pleuré, mais au bout d'un moment, je ne pleurais plus. Peut-être que des petites larmes coulaient de temps en temps mais rien de grave.

Trois mois après la soirée de l'horreur, j'avais emménagé dans cette ville, Caen. J'étais maintenant une adulte de 18 ans qui devait faire ses études et accessoirement avancée dans la vie. J'avais rencontré des tas de gens, mais à chaque fois, je ne leur disais pas tout. Je ne voulais pas voir leur pitié se dessiner sur leur visage. Alors, j'essayais d'oublier, grâce à des tas de choses. Les amis, l'amour, l'alcool, la drogue. Toutes ces choses qui pouvaient me faire ~~m~~évader quelques minutes ou quelques heures.

Mais à chaque fois, chaque nuit, je me retrouvais face aux choses que j'essayais de fuir. Alors, je me levais et parcourais la ville, cherchant quelques choses à capturer pour l'éternité avec mon appareil photo. Quelques fois accompagnée, mais le plus souvent seule, je marchais jusqu'au phénix, pour faire comme lui, renaître de mes cendres.

Je suis un être horrible. Je ne suis pas humain. Je ne suis plus humain.

Je suis un meurtrier. J'avais une identité, une famille, des rêves et une vie avant.

Maintenant, je ne suis rien du tout. Tout a disparu et c'est moi qui ai renié ce que j'étais jadis.

J'avais un nom avant. Je vivais avec ma femme et ma fille, Élise. Tout était bien. J'étais heureux. J'adorais ma famille.

Élise avait six ans. Elle n'allait pas tarder à avoir un petit frère ou une petite sœur.

Elle en parlait tout le temps, faisait des projets pour notre famille. Elle disait que nous allions déménager dans une maison plus grande et peut-être même dans un château.

Elle avait des rêves plein la tête. J'étais moi aussi très heureux. Et même, c'est un petit mot « heureux » pour désigner ce que je ressentais. En vérité, dès que je voyais Clarisse, ma femme caresser son ventre car le bébé bougeait, je sentais un volcan de joie exploser dans mon cœur.

Je l'attendais, Clarisse l'attendait, Élise l'attendait.

Tout aurait pu bien se passer. Le bébé aurait pu naître sans problème, nous aurions pu vivre comme dans les rêves d'Élise.

Mais cela n'a pas été comme ça. Je ne crois pas au destin. Ni au hasard. En fait je n'ai plus cru en rien après cet événement. J'ai cherché un coupable.

Pendant l'accouchement, il y a eu un problème. Le bébé est mort. J'étais détruit de l'intérieur et terrassé par la fatigue et la tristesse. C'était le premier coup de poignard que je recevais dans ma vie. Et il était terriblement douloureux car je l'ai reçu dans mon esprit.

Peu de jours plus tard, Clarisse, qui n'avait pas quitté l'hôpital car elle était très malade, m'a demandé de venir la voir.

J'y suis allé sans Élise, qui ne savait pas la vérité et qui pensait que le bébé avait juste du mal à sortir.

Je suis rentré dans la chambre. Mon épouse était couchée sur le dos. Quand elle m'a entendu, elle a ouvert les yeux et sourit faiblement.

D'une voix basse, elle m'a demandé :

-Comment va Élise ?

-Elle ne sait pas la vérité.

-Il faut lui dire.

-Oui je le sais.

- Mon histoire ne te dit rien ?

-Non...

- Tu te souviens de Raiponce, le film que nous étions allés voir au cinéma avec Élise ? La reine tombe malade après avoir enfanté sa fille. Et le roi va trouver une fleur magique afin de guérir son épouse.

Je ne lui ai pas répondu. Elle a continué :

- La fleur guérit la mère, mon chéri. Mais ici, il n'y a pas de fleur magique. Et le bébé n'a pas survécu. Et moi, je ne vais pas survivre non plus, tu le sais.

- Si, tu ne peux pas partir.

- Mon chéri, je n'en ai plus pour longtemps alors écoute-moi. Tu ne dois pas plonger dans le désespoir. Tu dois t'occuper d'Élise d'accord ?

- Ne pars pas. Je t'interdis.

- Mon chéri, penses-tu réellement pouvoir retenir la mort ? Il faudra dire la vérité à Élise et s'occuper d'elle. Promets-le-moi.

- Je ne veux pas que tu meures.

- Je t'aime.

- Moi aussi je t'aime Clarisse, et je t'aimerai toujours.

- Il faut que tu me jures de t'occuper d'Élise. Sinon je ne partirai pas en paix.

-Je te le promets.

Elle a fait un sourire doux et a plongé son regard bleu marine dans le mien.

Je lui ai pris la main. J'ai vu la petite étoile de vie s'éteindre dans son regard. Elle était morte, devant moi.

Quand je suis rentré chez moi, Élise m'a accueilli avec le sourire, un sourire qui ressemblait à celui que Clarisse m'avait adressé pour la dernière fois.

Elle m'a demandé si le bébé était arrivé. Je lui ai répondu qu'il n'arriverait pas et lui ai raconté toute la vérité.

J'ai vu ses yeux se remplir de douleur et de larmes. Ensuite, elle a couru dans sa chambre et s'est effondrée sur son lit. Et elle a pleuré pendant trois jours. Elle a à peine mangé. Je l'ai consolée au début. Je me suis bien occupée d'elle.

Ensuite, j'ai failli à ma promesse. J'ai sombré dans le désespoir et dans l'alcool. Ma fille a commencé à me détester. Et je la comprends. Elle allait seule à l'école, revenait seule et faisait tout seule.

Et il y a eu ce soir. Ce soir où je suis allé noyer ma tristesse au bar. Ce soir où la dispute a éclaté entre moi et cet homme qui était venu avec ses amis. Un homme gentil, qui aimait la vie.

Je lui ai volé sa bière, volontairement. Il me l'a demandée et puisque je refusais de la lui rendre, il m'a gentiment dit qu'il me l'offrait. J'ai rigolé et lui ai donné un coup de poing dans le nez. Je cherchais la bagarre. Je cherchais un coupable. Et cet homme était trop gentil. Pour moi, il

représentait le père parfait qui aurait pu bien soutenir sa fille. Il représentait l'homme fort qui aurait supporté la douleur.

Après avoir reçu le coup de poing, l'homme m'a regardé avec une expression effarée sur le visage. Il s'est tourné vers ses amis en s'écriant que j'étais un malade. C'était vrai. Mais moi, je ne voulais pas en rester là. J'ai sorti mon couteau, et je l'ai tué. En le poignardant trois fois de suite. Après ça, ses amis se sont jetés sur moi et ont dû m'assommer car je ne me souviens pas de ce qui s'est passé par la suite. Je me suis réveillé dans une cellule.

Ensuite, il y a eu le procès. Il y a eu les visages pleins de tristesse et de colère de la famille et des amis de l'homme.

On m'a mis en prison.

Et j'y suis encore. Ma petite fille, Élise, a été confiée à une famille d'accueil. Elle n'est jamais venue me voir.

J'ai commencé à avoir des remords. Beaucoup de remords. Je pensais tout le temps à Élise, à Clarisse, à l'homme que j'avais tué. Je devenais fou de tristesse, de rage et de désespoir.

Et tous les soirs, juste quand je sombre dans le sommeil, une femme apparaît dans ma cellule. Quand elle arrive, la pièce se remplit de blanc. Un blanc très lumineux, si lumineux que lorsque je ferme mes yeux, je vois la femme qui me regarde fixement.

Et le pire c'est cela : elle a les traits de Clarisse. Je me rappelle comme si c'était hier le visage de mon épouse lorsqu'elle m'a fait jurer de bien s'occuper de notre fille. La femme a exactement la même expression.

Je la vois, je me débats, j'étouffe, j'essaye d'oublier... Mais elle est là, elle reste, elle s'obstine et elle ne bouge pas. Et elle reste calme, elle ne parle pas. C'est une torture, un supplice.

Je ne sais pas si je dors, je ne sais rien. Le matin, je n'ai pas l'impression d'être reposé.

Et bientôt, elle va revenir. Et comme tous les soirs, mes remords seront encore plus présents que d'habitude, et je me noierais devant cette illusion si réelle.

Je la sens déjà. Oh, elle va apparaître, je le sais, j'ai si sommeil !

Mes yeux me piquent. Ma tête tombe sur le côté. Je bâille et m'allonge. Mes sens deviennent flous, je vais dormir.

Sommeil Paisible

Tout oublié

Dormir

Sans peur.

Voyages

Rêves

Blanc luminescent,

Clarté incroyable,

Réveil brusque.

Elle est là. Elle m'observe. Très intensément.

Ah ma tête, ma tête ! Ce blanc !

Ma fille. Élise, non ! Reviens, reste ! Ne pars pas je t'en prie ! Élise, Élise ! Oh ne pars pas, Élise ! Ma tête, ma tête ! Élise, j'ai mal ! Clarisse...

Non, je ... Élise, je ... je...

Je t'aime !

Le blanc est moins lumineux, et même si la femme me regarde toujours, son regard me brûle moins.

Je me suis aperçu de quelque chose. Le seul moyen pour sortir de cet enfer blanc, est de dire à ma fille que je l'aime.

Car maintenant, c'est une certitude absolue.

Il faut que je lui dise. Il le faut, mais moi, je suis ici et elle, elle est hors de portée. Elle vole.

Une lettre.

Une lettre que je ferais poster. Oui...

Je vais lui écrire une lettre.

Les mots n'ont pas besoin d'être recherchés, il suffit que je les libère. Ils sont là depuis longtemps.

À l'instant où j'écris cette lettre, je pense à toi si fort que j'ai l'impression de te voir. Je vois chaque trait de ton visage, si magnifique.

Je vois tes yeux, marron, couleur chocolat, qui me rappellent les bûches de bois que nous allions chercher le soir pour ranimer le feu éteint, au fond du jardin, seulement tous les deux.

Je vois tes cheveux, couleur soleil couchant, qui me rappellent les promenades que nous faisons autour du lac, en automne. Toutes les feuilles virevoltaient en un tourbillon de couleur chaude.

Je vois ta peau, aussi blanche que les boules de neige que nous nous envoyions dans le jardin, en hiver.

Je vois tes lèvres, aussi rouges que le petit bonnet que l'on t'avait offert et que tu ne quittais jamais.

Ton sourire creusant d'adorables fossettes sur ton visage me fait penser au soleil, en train de faire fondre la banquise. Ton sourire, c'est le soleil.

La banquise, c'est mon cœur.

J'aimerais encore voir toutes les étoiles de malice qui peuplent ton regard.

J'aimerais encore sentir ton odeur, mélange si harmonieux de feu de cheminée, de fleur du printemps et d'amour.

Et plus que tout au monde, j'aimerais de nouveau sentir ta petite main douce, abandonnée dans la mienne, comme un trésor plus que précieux.

Après la disparition de ta mère, j'ai cru que le bonheur s'en était allé avec elle.

J'ai eu tort de ne pas m'apercevoir qu'il était tout près de mon âme déchirée.

Je pouvais même le prendre dans mes bras.

Le bonheur, c'était de t'avoir à mes côtés.

Je suis désolé.

Je trouve ces trois mots vides. Sache qu'ils ne peuvent pas incarner ce que je ressens réellement, tant mes regrets et mes remords sont forts.

Je vais t'offrir trois autres mots, qui pour moi, peuvent exprimer ma certitude. Je ne mettrai pas de points après eux, car ces mots peuvent entraîner une nouvelle histoire, et il ne faudrait pas qu'elle s'arrête à cause d'un obstacle si bête. Ces mots vont s'envoler, et on ira les rechercher dans les étoiles, pour se les approprier.

Je t'aime

Je me sens enfin bien. Mon âme est tranquille, apaisée. Le blanc ne me fait plus mal.

Je me retourne vers la femme, vers mes nombreuses insomnies, vers mes remords.

La femme me sourit du sourire de Clarisse et d'Élise. Je suis libre.

La femme se dissout en une nuée de papillons bleus, qui s'envolent par le trou du plafond de ma prison de culpabilité. Les derniers mots de ma lettre s'envolent avec les papillons, les guidant vers les étoiles.

Je souris, c'est la première fois depuis bien longtemps.

Cette nuit, je vais aller attendre Élise dans les étoiles.

3^e prix

En quête de réponses

Je n'arrive pas à dormir le soir. Je réfléchis et ressasse tous ces moments qui auraient pu se dérouler autrement, autant de mon histoire que celle des autres. Certains diront que c'est comme ça, on ne décide pas de ce qui arrive, mais moi je pense qu'on peut essayer, que l'on peut même faire changer le destin.

En tout cas, je suppose qu'à bientôt trois heures du matin il faudrait songer à dormir. Je ferme donc les yeux et m'attaque à la tâche la plus complexe, faire le vide dans mon esprit et laisser un monticule de questions en suspens. Je tourne et retourne, j'enlève et remets ma couette mais rien n'y fait. Je me lève donc péniblement, enfile des pantoufles et un gilet de soie pour ensuite m'installer sur le siège de mon piano. Je soulève précieusement le couvercle et joue les premières notes de Pavane pour une Infante Défunte de Maurice Ravel. Cet air si triste et romantique me plaît énormément. Je finis la musique et me sentant l'envie d'écouter une ballade maussade, mes doigts choisissent d'eux-mêmes Once Upon A time In Paris, d'Erik Satie. Je remue doucement la tête en rythme avec la musique. Jouer, c'est un de mes loisirs favoris, cela me transporte dans un autre univers loin de tous ces problèmes. Après j'enchaîne avec Nuvole Bianche, de Ludovico Einaudi, puis pour me remonter le moral, je joue l'opus 64 n°1 de Chopin, qui s'intitule La valse du petit chien, elle est rapide et joyeuse, tout ce que j'ai besoin d'être en ce moment.

À la fin de mon concert en solitaire, je me dis que je n'arriverai pas à dormir cette nuit et prends un livre d'histoire. J'aime beaucoup la littérature quelle qu'elle soit, car un livre bien écrit est toujours passionnant. Je le lis jusqu'à l'aube, voyant le soleil se lever j'abandonne mon ouvrage et me dirige vers la salle de douche, où je me lave avec vitesse, enfile une robe et me maquille légèrement pour masquer les cernes.

Aujourd'hui, c'est le premier jour des grandes vacances et ce sont les premières que je passerai avec ma mère depuis que mes parents se sont séparés.

Je descends à la cuisine, prépare mon petit-déjeuner et m'attable. J'entends une porte s'ouvrir, un grand bâillement. Mon frère Mathieu s'est réveillé, il a 11 ans et se croit tout permis car il est le cadet mais on s'aime quand même, enfin ça dépend des jours... Je déguste mon repas, tout en observant le beau temps par la fenêtre, que j'ai ouverte pour

profiter de la fraîcheur matinale.

Quand il rentre dans la cuisine, il s'exclame :

« Garance ! Mais pourquoi t'as ouvert cette fichue fenêtre, il fait un de ces froids !

- Petite nature ! Ce n'est pas de ma faute si tu as tout le temps froid !
- Pff, ok garde-la ouverte ta fenêtre, de toute façon je vais m'habiller. »

Il sort et me laisse seule finir mes céréales. On est un peu les mêmes dans le fond, on est bornés et entêtés. Après avoir mangé, je remonte dans ma chambre pour finir ma valise, on part deux semaines pour commencer et si ça nous plait on peut rester plus longtemps. Mon père vient toquer à la porte à environ dix heures et demie pour me demander si tout était prêt, je lui réponds que oui et descends au garage déposer mes valises dans la voiture. Deux heures après, on est dans le train, direction un petit village à côté de Nice.

Arrivés, on s'étire pour faire partir les crampes.

Quand Mat aperçoit Maman à la sortie du TGV, il lui saute littéralement au cou, je lui fais également un câlin. Elle déclare :

« Mathieu, Garance, mes enfants, vous m'avez tellement manqués depuis tout ce temps ! »

Six mois, déjà ; une demi-année ! Je crois apercevoir quelques larmes à ces beaux yeux verts, elle m'interrompt alors que j'allais faire une remarque à ce sujet :

« Venez vite dans la voiture, j'ai tellement hâte de vous montrer la maison, elle est fantastique ! »

Ne voulant pas la priver de son plaisir et sa joie, j'obéis sans broncher.

En apercevant la façade de cette majestueuse maison, je ne puis m'empêcher de lâcher un « waouh » de sidération et d'étonnement. On pourrait presque dire un manoir ! Ma mère affiche un sourire satisfait et en profite pour nous dire :

« Si jamais vous vouliez rester toutes les vacances, n'hésitez pas. Je suis sûre que votre père sera d'accord. »

Je ne sais pas quoi répondre, je reste là comme une idiote à contempler cette magnifique demeure qui est même en quelque sorte notre « chez nous ».

En entrant on reconnaît tout de suite que l'on est chez ma mère : un style moderne règne en maître, avec un merveilleux canapé d'angle, où on s'imagine bien passer des après-midi à lire ou écouter de la musique. Ma mère indique sa chambre à Mat et arrive toute joyeuse vers moi, elle m'attrape par la main et me conduit à ce que je pense être une chambre, elle

m'indique d'entrer en première, je m'exécute et découvre une chambre digne de la reine d'Angleterre : il y a un lit à baldaquin, un piano droit contre le mur en face de moi, le tout éclairé par une immense baie vitrée. Ma mère m'invite à approcher pour remarquer un gigantesque balcon couvert d'orchidées, de camélias, de dahlias et de pensées. Je me tourne vers ma mère et lui demande pourquoi en avoir fait autant, elle me répond du tac-au-tac :

« Tu es ma fille. Alors accepte juste s'il te plaît... »

Je lui fais un câlin et la remercie mille fois, bien que je sache que cela vaut peu en considérant ce qu'elle m'a offert. Quand elle s'en va rejoindre Mat, je file dans ma chambre et vais sur le balcon. La vue est juste éblouissante, on y voit de magnifiques maisons, mais surtout la mer et les rayons de soleil s'y reflétant. C'est merveilleux !

Quelques semaines après, à la tombée de la nuit, nous allons assister au feu d'artifice du 14 juillet à la plage. En arrivant, je remarque un stand qui vend des crêpes. Je décide d'aller en acheter pour nous trois. Je préviens ma mère qui me précise qu'elle va chercher un emplacement avant qu'il n'y en ait plus. Je file donc à cet attelage et prend ma place dans la file d'attente. J'entends des pièces tomber dans mon dos. Je me retourne et aperçois un jeune homme d'à-peu-près mon âge, accroupi pour ramasser sa monnaie. Je me baisse pour être à son niveau et ramasse une pièce, que je lui tends ensuite.

Apparemment trop perdu dans ses pensées, il remarque ma main et relève la tête pour voir qui lui vient en aide. Il prend l'argent se trouvant dans ma main et me remercie d'un sourire timide. Je lui rends mon sourire le plus « bright », ce qui le fait rougir, je trouve ça plutôt mignon. Quand il ne reste plus un sou par terre je décide de me présenter :

« Je m'appelle Garance Bel-Roche et toi ? »

Il me regarde intrigué et me précise :

« Je suis Ethan Guerrier-né, mais tu...tu est une Bel-Roche, c'est ta mère qui a emménagé il y a quelques mois ? », dit-il en mangeant quelques mots.

Un feu se fait ressentir à l'intérieur lorsqu'il formule cette remarque.

« Oui , c'est ça. », dis-je un peu violemment, ce qui lui soutire une grimace.

Remarquant qu'il ne restait plus qu'une place avant mon tour, je sors mon argent et quand la personne de devant se décale, j'achète trois crêpes et paye. Je me retourne avant de partir pour dire :

« J'espère que l'on se reverra. Au revoir. »

Et j'entends dire derrière moi :

« Moi aussi, je l'espère. »

Je retrouve donc ma mère et mon frère pour profiter de cette soirée qui ne fait que commencer.

Cette nuit non plus, je ne dors pas, mais je repense à cette rencontre. J'espère le revoir... Pour me changer les idées, je finis par jouer de la musique avec le piano offert par mère.

Aujourd'hui je ne suis pas d'humeur très festive. Je n'ai absolument pas dormi de la nuit. Ça commence à poser de réels problèmes, je ne m'en préoccupais que trop peu, et maintenant je ressens avec plus d'ampleur les méfaits de mes insomnies.

J'ai un affreux mal de crâne. Ma mère ne manque pas de le remarquer et de me donner un médicament.

Après le déjeuner, nous décidons de passer le reste de la journée à la plage pour profiter du beau temps. Nous rentrons à la tombée de la nuit. Après la douche, je vais directement à ma chambre et essaye désespérément de m'endormir, mais rien n'y fait, je n'y arrive pas... Je pensais que j'aurais pu y faire quelque chose mais non, j'en suis incapable...

Je me rends sur le balcon et contemple le saule pleurer doucement, bercé par les va-et-vient du doux vent d'été, qui ramène et repousse les vagues pour laisser percevoir la douceur d'un murmure que leur adresse la lune argentée.

Le monde est d'une beauté que les hommes ne peuvent comprendre, ils ont besoin de toujours plus. Ne peuvent-ils donc pas se satisfaire de ça, de tout ce qu'ils ont déjà ? Je dis ça mais je suis pareille, je suis humaine comme les autres, j'ai peut-être plus de réflexion que ceux de mon âge mais c'est tout, je n'ai rien de plus, rien d'extraordinaire. Je suis comme eux.

Je me fais sortir par un sursaut en apercevant Ethan dans mon jardin ?!

Mais que fait-il ici ? Certes je voulais le voir, mais pas la nuit dans mon jardin !

Je l'interpelle ce qui le déstabilise et il manque de tomber. Il marche alors vers moi et s'arrête devant mon balcon. Depuis cet étage, je crois l'apercevoir faire une révérence, je lui demande froidement ce qu'il vient faire chez moi à cette heure. Il répond directement :

« Je voulais te voir.

- Pourquoi à cette heure ?
- Ma mère ne me laisse pas sortir seul.
- Mais pourquoi agit-elle comme ça ?

- On va dire qu'elle est assez protectrice,...voire trop.
- Et ça ne te dérange pas ?
- Bien sûr que si,... mais je ne suis pas venu pour parler de ça.
- Donc, pourquoi es-tu venu ?
- Pour en apprendre plus sur toi...
- Si ce n'est que pour ça, alors très bien que veux-tu savoir ? Que je suis une fille sans intérêt ?
- Si tu dis cela c'est bien que tu ne l'es pas...
- Alors que suis-je ?
- Tu as l'air d'une fille formidable, belle, intelligente mais qui manque juste de confiance en soi.
- Merci, dis-je, gênée.
- De rien. »

Nous parlons ensemble pendant quelque temps, mais risquant de se faire démasquer par sa mère, il me promet de revenir demain et finit par partir.

« Dors bien... »

Je m'allonge ensuite dans mon lit et pour la première fois depuis des siècles, quand je ferme les yeux, je sens mon corps partir comme dans un autre monde et je vois ma mère, mon frère, moi et mon père au restaurant. Mon père fait l'idiot et nous, on rit. Nous sommes heureux... Mais soudain, survient une dispute entre mes parents qui met un terme à notre enthousiasme... Il faut se souvenir des bons moments passés ensemble, ceux qui nous ont rendus joyeux. J'ai rêvé de toutes nos sorties comme nos instants passés qui ne se reproduiront plus mais qui resteront toujours au fond de nous, c'est pour cela qu'il faut que je profite du présent pour ne pas le regretter dans le futur.

J'ai une belle vie, il ne faut pas l'oublier.

Ce matin je me réveille comme une fleur, pleine d'énergie pour une journée forte en sensations. Quand je propose à ma mère de partir en randonnée, elle me regarde étonnée mais accepte avec plaisir.

Je ne me souviens pas avoir déjà autant profité d'une journée, à croire que le jour il se passe aussi des choses intéressantes.

Malgré tout, j'attends avec impatience le soir pour revoir Ethan.

Au crépuscule, je suis dans ma chambre et guette le moindre mouvement tout en profitant pour admirer le soleil se couchant sur la mer, les mouettes me narguant de par leur liberté, mais je ne suis pas la plus à plaindre... Dans ma vie future, je me réincarnerai en oiseau pour voir la terre entière sans frontière, contempler pleinement sa magnificence.

Je le vois apparaître après la tombée de la nuit et lui fais signe de s'approcher. Quand je détaille plus amplement son visage pour y déchiffrer une once d'émotion, je n'y remarque que de la tristesse, je décide donc de lui demander ce qui le met dans cet état, il ne me répond pas, se contente de me considérer silencieusement. Je me résous à le rejoindre, trouve un point d'appui et descends du balcon, heureusement assez bas. Arrivée à sa hauteur je lui demande en insistant ce qui le tracasse. Il finit par ouvrir la bouche, la refermer pour la rouvrir et finalement me prendre dans ses bras. Encore sous le choc, je ne remarque que quelques minutes après qu'il pleure. Instinctivement je le serre et lui frotte gentiment le dos. Je l'entends respirer plus fort, sûrement pour se calmer. Quand je sens qu'il va s'écrouler si je le lâche, je libère un peu mon emprise et l'observe pour essayer d'y trouver un indice, je crois déceler de la peur dans ses yeux. Je m'apprête à lui parler quand il me dit de lui-même :

« Ma mère me frappe ... ».

Il baisse la tête de honte et me montra son bras ensanglanté.

Je n'en reviens pas. Je suis ailleurs. Je ne pense plus. Je le reprends dans mes bras et le serre comme si je voulais ressentir sa souffrance. Je pleure avec lui. Nous pleurons dans les bras l'un de l'autre. Plus rien ne peut nous atteindre. Plus rien à part la tristesse, la terreur. Plus rien ne peut nous détruire car nous le sommes déjà. Pourquoi moi aussi ? Je ne sais pas. Comment nous reconstruire avant de réellement sombrer ? Je n'en sais rien ! Et merde ! Pourquoi je me pose autant de questions ?! Sous l'émotion et l'impulsion, le manque de réflexion, je l'embrasse, il me répond. Nous sommes là, perdus et ensemble nous nous bâtissons un plus grand château, nous nous retrouvons. Nous sommes désespérés mais nous savons que nous sommes à l'aube d'un nouveau jour, d'une nouvelle ère. Nous pouvons faire changer le destin seuls ou à deux, c'est une nécessité. Je l'aiderai s'il le faut. Je ferai tout ce qui est en mon possible.

Voilà une des plus belles et tristes nuits de ma vie ; la fin de mes insomnies. Mais je ne me souviens plus très clairement de cette fin de soirée... après, tout est allé si vite. Une voisine ayant vu sa mère frapper Ethan aurait appelé la police. On l'a emmenée, elle fut incarcérée. Après ça, Ethan fut placé en famille d'accueil. Je n'ai plus eu de ses nouvelles. Nous avons fait notre vie séparément, peut-être même qu'un jour je le croiserai dans la rue sans même le reconnaître. Mais je ne regrette rien, je ne dois pas regretter, juste pour lui, pour moi. Maintenant, j'ai un mari et trois merveilleux enfants, je suis comblée. Je n'en attends pas plus de la vie et je profite de chaque jour que le ciel me donne.

« À jamais... »